

LES ANNÉES 1950... ET UN PEU AVANT

LES ORIGINES

ROSETTA THARPE : LA MARRAINE DU ROCK'N'ROLL

Bien avant les années 1950, le rock'n'roll va puiser ses origines dans la transgression, la rébellion et l'insoupçonnable. Dans l'Amérique puritaine de la fin des années 1930, la présence de Rosetta Tharpe a de quoi choquer les plus conservateurs. Imaginez le tableau : une jeune femme noire qui joue de la guitare et chante du gospel dans les clubs de New York ! Tout ça, accompagné de nombreux jazzmen stars de l'époque tels que Cab Calloway ou Lucky Millinder.

Rosetta enregistre même quatre titres, pour le label Decca, qui mélange des inspirations gospel et une énergie que l'on n'appelle pas encore le rock'n'roll. Pourtant, le nom de ses compositions ne prête pas à confusion : « Rock Me », « That's All », « My Man and I », « The Lonesome Road » des thèmes qui seront explorés plus tard par Elvis Presley et consorts. « That's All », sorti en 1938, est d'ailleurs le premier enregistrement sur lequel elle joue de la guitare électrique. Dans les années 1950

et 1960, elle s'initie au jazz, se mettant à dos son public après s'être déjà fait mettre au ban du monde du gospel pour son attirance un peu trop prononcée pour les musiques énergiques.

Le monde du rock ne se trompe pas. Elle est surnommée « la marraine du rock'n'roll » et sera même intronisée à titre posthume au Rock'n'Roll Hall of Fame en 2018. Le grand Elvis Presely la citera régulièrement comme étant l'une de ses principales influences.

Le titre à écouter : « That's All » / Rosette Tharpe

ROBERT JOHNSON : **UN PACTE AVEC LE DIABLE**

Robert Leroy Johnson n'est qu'un gamin noir et pauvre du Mississippi, né en 1911 qui tente de s'extraire d'une situation familiale compliquée.

Sa mère, Julia, quitte rapidement son mari qui est aussi le père de ses deux enfants, Bessie et Robert Leroy, pour vivre sur les routes et s'installer, de temps en temps, au gré des opportunités de travail qui s'offrent à elle.

Elle trouvera finalement refuge du côté de Memphis, dans une ferme tenue par un certain Charles Spencer, qu'elle finit par épouser avant de le quitter, lui aussi.

Autant dire que l'enfance de Robert Leroy, qui prend le nom de Spencer avant de découvrir l'existence de son vrai père, Noah Johnson, et de récupérer ainsi son patronyme, est loin d'être stable.

C'est alors que la musique fait irruption dans sa vie. Il s'intéresse à la guimbarde avant de trouver son instrument de prédilection : l'harmonica. Sa mauvaise vue

l'éloigne rapidement de l'école et il consacre alors tout son temps à la pratique de son art et à l'exploitation d'une ferme qu'il acquiert à la fin des années 1920.

La guitare, qui lui permet de s'accompagner à l'harmonica, devient alors une évidence pour lui. Mais il est bien moins doué avec cet instrument et il reçoit souvent des quolibets de ses amis musiciens qui trouvent son niveau exécrable et lui conseillent d'abandonner.

Mais R.L., comme il se fait appeler à l'époque, persévère et enchaîne les prestations scéniques. Il progresse très vite et ses compagnons s'étonnent rapidement de son niveau, le questionnant sur ses aptitudes.

Pour répondre à ces interrogations, Robert invente une histoire qui, à l'époque où le hoodoo est une croyance respectée et vivace dans cette partie des États-Unis, devient une véritable légende.



Robert Johnson conte une de ses soirées d'errance. En marchant, il se perd, jusqu'à un carrefour où il s'assoupit, épuisé par la fatigue. Alors qu'il commence à dormir, une légère brise le réveille et il s'aperçoit qu'une ombre immense, coiffée d'un chapeau, le domine et se penche sur lui pour s'emparer de sa guitare. Silencieuse, l'ombre accorde l'instrument et joue quelques notes avant de le lui rendre et de disparaître.

Dans le vaudou, cet esprit est associé au diable. De nombreuses histoires sont liées au « diable des carrefours » que Johnson prétend avoir croisé ce soir-là, n'hésitant pas à vendre son âme contre son nouveau talent.

Il n'en fallait pas plus pour faire de cette histoire une des premières légendes du blues et du rock, dont Robert Johnson est un pionnier, influençant des futures références comme Sonny Boy Williamson, Keith Richards ou Eric Clapton.

D'autant plus que l'infortuné musicien, qui connaîtra une carrière respectable, trouve la mort à 27 ans, dans des circonstances mystérieuses et jamais réellement élucidées, mêlant empoisonnement et maladie, ouvrant ainsi, sans le savoir, un club mythique que rejoindront bien plus tard quelques autres gloires du rock.

Le titre à écouter : « Crossroad » / Robert Johnson

ALAN FREED : L'INVENTEUR DU TERME « ROCK'N'ROLL »

Pour la seule et unique fois dans cet ouvrage, ce n'est pas un musicien ou un groupe qui aura l'honneur d'un paragraphe entier, mais un DJ. Les DJ des années 1950

n'avaient pas grand-chose à voir avec ceux que nous connaissons aujourd'hui. Ceux-là avaient pour missions de choisir des disques et de les passer dans des émissions de radios diffusées sur les ondes. Aux États-Unis, Alan Freed est une figure incontournable pour le sujet qui nous occupe : le rock'n'roll.

Ancien vétéran de l'armée, il rejoint le monde de la radio en tant que commentateur sportif. Il va rapidement grimper les échelons jusqu'à devenir directeur des programmes de plusieurs radios locales. Une carte de visite qui lui permettra de rejoindre la prestigieuse station de radio de Cleveland, WJW.

Il y anime le programme « The Moondog House Rock'n'Roll Show » dans lequel il diffuse les premiers standards du rock, popularisant ainsi le terme utilisé de manière sporadique depuis les années 1930, jouant sur une expression en argot pour désigner l'acte sexuel.

Mais Alan Freed ne se contente pas de diffuser du rock sur les ondes, il organise également les premiers festivals en l'honneur de cette musique, n'hésitant pas à réunir sur scène tous les artistes noirs du moment pour célébrer « la musique du diable ».

Il se fait de nombreux ennemis dans le pays mais sa popularité auprès des jeunes lui permet de conserver sa place sur les ondes, d'abord à Cleveland puis à New York. Proche des artistes, il signe les textes de quelques chansons de Chuck Berry et sera même crédité comme co-compositeur du titre « Maybellene », alors qu'il n'y a pas participé. Avec ce clin d'œil, la maison de disques Chess a voulu le remercier pour son rôle dans la diffusion et la promotion du rock'n'roll envers la jeunesse américaine.

Alan Freed a été l'un des acteurs essentiels dans la naissance du rock'n'roll en abaissant de nombreuses barrières, musicales, raciales et sociologiques au travers de ses émissions de radios et ses festivals.

Le titre à écouter : « Maybellene » / Chuck Berry

WILLIE DIXON : LE REBELLE BOXEUR DEVENU MUSICIEN

Aux États-Unis, si la guerre de Sécession a pris fin depuis longtemps, au début du xx^e siècle, le racisme et le ségrégationnisme sont encore très présents.

Williams « Willie » Dixon en fait l'amère expérience à l'âge de douze ans, lorsqu'il est condamné aux travaux forcés, pour vol, et incarcéré dans le pénitencier de Ball Ground en Géorgie (souvenez-vous du « Georgia on My Mind » de Ray Charles...). Sa vision du monde change radicalement.

À l'adolescence, il part vers le nord, direction Chicago en auto-stop. Sa carrure imposante lui permet de rejoindre le milieu de la boxe et d'y rencontrer un certain succès. En 1936, il obtient même le titre en Golden Glove, une compétition d'amateurs très réputée, dans la catégorie des poids lourds.

Éternel rebelle, il fait un nouveau séjour en prison pour avoir refusé de prendre les armes lors de la Seconde Guerre mondiale.

Ce n'est qu'après le conflit que Willie va développer son autre passion, la musique. Il monte un trio de blues, le Big Three Trio et enregistre de nombreuses chansons. Son charisme et la qualité de ses compositions sont

remarqués par le label Chess qui en fait un de ses principaux producteurs, arrangeurs et compositeurs.

Il est donc amené, dans ce rôle, à composer et produire les débuts de futures stars du rock comme Chuck Berry ou Bo Diddley. Ces derniers ainsi que tous leurs successeurs, ne minimiseront jamais l'apport de Dixon à la musique rock, puisque de nombreux artistes, tels que les Rolling Stones, avec « Little Red Rooster », les Doors avec « Back Door Man », Led Zeppelin, avec « Bring It on Home » ou encore Aerosmith avec « I'm Ready », reprendront ses succès.

Conscient de ses droits et toujours en lutte contre l'injustice, Willie Dixon a attaqué sans relâche, durant toute sa vie, les labels et les groupes de rock qui avaient utilisé sa musique sans lui verser de *royalties*.

Le titre à écouter : « Pretty Thing » / Bo Diddley



ELVIS PRESLEY : UNE LÉGENDE À 3,98 DOLLARS

En 1953, un jeune homme d'à peine dix-huit ans pousse la porte des studios Sun, tenus par Sam Phillips, avec seulement 3,98 dollars en poche. Son but est d'enregistrer une chanson pour sa mère. C'est en tout cas ainsi qu'il présente sa volonté de mettre sur bande deux titres, « My Happiness » et « That's When Your Heartaches Begin », des Ink Pots, un groupe de doo-wap noir d'Indianapolis.

Cet apprenti musicien n'est pas connu à Memphis mais il semble assez sûr de lui et Phillips reste étonné par son timbre de voix.

Il faut dire que le jeune homme est un habitué des chorales gospels. Lui et ses parents fréquentent assidûment la Pentecostal First Assembly of God et participent aux réunions et aux chants.

Malgré tout, son tempérament timide et réservé ne fait pas de lui une future star. Phillips en est convaincu et il reste interloqué devant l'insistance du jeune homme qui lui demande une audition.

Ce n'est qu'un an plus tard, grâce à l'intervention d'une des secrétaires des studios Sun, Marion Keisker, que le jeune homme parvient enfin à convaincre Sam Phillips de l'enregistrer. Ce dernier lui présente le guitariste Scotty Moore et le contrebassiste Bill Black. Le trio enregistre dans le studio quelques ballades country sans prétention jusqu'au jour où le jeune chanteur, armé de sa guitare, se lance dans une reprise de « That's All Right (Mama) », un vieux classique du bluesman Arthur Crudup.

Sam Phillips n'en croit pas ses oreilles. Il a enfin trouvé « le blanc qui chante comme un noir » qu'il cherchait depuis tout ce temps ! Il pousse Moore et Black à accompagner le chanteur et le trio livre une prestation frénétique qui sera gravée sur les bandes et commercialisée quelques jours plus tard sous le nom de « Elvis Presley, Scotty and Bill » en 45 et 78 tours, sous la référence « Sun 209 » devenue aujourd'hui mythique.

Le tout premier enregistrement d'Elvis Presley, effectué en 1953 et qu'il devait offrir à sa mère était en réalité un prétexte de l'artiste pour approcher et essayer de convaincre Sam Phillips de l'engager. Ce 45 tours, qui aura coûté seulement 3,98 dollars, restera perdu pendant longtemps avant de faire sa réapparition en 1988, plus de dix ans après la mort du King. Il sera retrouvé par un ancien camarade de classe d'Elvis, Ed Leek, pilote d'avion à la retraite, chez qui le musicien avait nonchalamment laissé le vinyle à l'époque.

Le titre à écouter :
« That's All Right (Mama) » / Elvis Presley

CHUCK BERRY : **SEX, SEX AND ROCK'N'ROLL**

Les années 1950 voient l'émergence de nombreuses figures du rock'n'roll qui sont autant de piliers fondateurs de la musique que des influences majeures pour des hordes de jeunes musiciens en quête de succès.

Chuck Berry a gagné sa place au panthéon des rock stars grâce à son jeu de guitare exceptionnellement

fluide et ses acrobaties sur scène. Tout le monde connaît aujourd'hui le fameux *duckwalk*, la marche du canard, popularisée par le guitariste et repris avec succès, notamment par Angus Young, le soliste au costume d'écolier du groupe australien AC/DC.

Mais à l'aube des années 1960, c'est une tout autre notoriété que connaît Chuck Berry. Une notoriété judiciaire.

Le 28 octobre 1961, le guitariste est arrêté et condamné pour proxénétisme. On lui reproche, entre autres, de trop aimer les plaisirs de la chair avec des jeunes filles qui n'ont pas atteint la majorité... Il est jugé pour avoir transporté une fille mineure du Texas vers le Missouri à des fins immorales. Janice Norine Escalanti, une jeune Apache de seulement quatorze ans l'accuse en effet d'avoir voulu la prostituer.

Chuck Berry devra payer une lourde amende mais surtout, passer vingt mois en prison. Une peine qui ne l'aura pas guéri de sa déviance sexuelle.

Car, quelques années plus tard, l'interprète de « Johnny B. Goode » est de nouveau poursuivi en justice par plusieurs femmes qui portent plainte pour voyeurisme.

Chuck Berry aurait placé plusieurs caméras dans les toilettes de son restaurant de Wentzville, dans le Missouri, « The Southern Air », afin d'épancher ses envies lubriques. S'il ne retourne pas en prison, ces nouveaux déboires lui coûtent au bas mot plus d'un million de dollars, qu'il verse aux différentes victimes.

Le titre à écouter : « Johnny B. Goode » / Chuck Berry

BILL HALEY : **LA NOUVELLE ÉTOILE EST UNE COMÈTE**

Contrairement à ce que beaucoup de monde croit, le premier rockeur blanc n'est pas Elvis Presley.

Si le King a eu un succès retentissant, permettant l'éclosion du rock'n'roll sur les ondes de radios et à la télévision, la paternité de ce style de musique est à accorder à quelqu'un d'autre : Bill Haley.

Après avoir été animateur radio et musicien dans divers groupes de rythm'n blues, Haley trouve enfin les musiciens qui vont lui permettre de signer ses premiers succès. « Rocket 88 », « Rock Around the Clock » et bien d'autres ensuite seront considérés comme les premiers hits du genre !

